

Humour et émancipation

Jérôme Cotte

Numéro 761, décembre 2012

Le rire : banal ou vital?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68011ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cotte, J. (2012). Humour et émancipation. *Relations*, (761), 13–16.

Humour et émancipation

Le rire conserve un rôle émancipateur malgré l'omniprésence dans nos sociétés d'un humour souvent insignifiant et complaisant.

JÉRÔME COTTE

Il est difficile de nier la présence massive de l'humour dans le paysage social contemporain. Les humoristes investissent de plus en plus d'espaces auparavant occupés par des artistes ou des professionnels. Ils sont à la barre d'émissions radiophoniques, jouent au cinéma et dans des publicités, créent ou représentent des organismes caritatifs, écrivent des chroniques dans les journaux, etc. Selon certains auteurs, ce processus d'«humorisation» de la sphère publique s'étend à toutes les relations sociales quotidiennes. Notre mode de vie serait dès lors surinvesti par une attitude humoristique désengagée.

À force de se généraliser comme principal mode d'être et de communication, l'humour en viendrait à perdre son potentiel subversif. Même les humoristes dits politisés (Guillaume Wagner, Guy Nantel ou Daniel Lemire) n'arrive-

raient plus à déranger l'ordre établi. Nous serions ainsi enlisés dans «la société humoristique», où l'humour aurait perdu toute sa substance. L'étudier reviendrait à se pencher sur le lit d'un mourant. Toutefois, ce constat pessimiste, fruit d'une critique nécessaire du déploiement croissant d'un humour de plus en plus fade, ne saurait refléter la réalité dans toute sa complexité. L'humour, compris comme une pratique émancipatrice, est toujours bien vivant malgré les nuages de simulacres qui le dissimulent.

L'ÈRE DU VIDE: L'HUMOUR AGONIQUE?

Dans un essai qui a fait grand bruit, *L'ère du vide* (Gallimard, 1983), le philosophe français Gilles Lipovetsky a avancé l'idée que nous vivons dans une société humoristique. Selon lui, notre époque dite postmoderne est avant tout marquée par le déploiement tous azimuts du narcissisme hédoniste. Paradoxalement, ce qui compte de plus en plus est l'expression originale de notre subjectivité par la consommation et l'utilisation de produits génériques (Facebook, iPhone, etc.) qui nous donnent l'impression de faire des choix axés sur notre plaisir personnel. Dans ce contexte où chacun essaie tant bien que mal de se gonfler une bulle de complaisance individuelle, plus personne n'adhérerait vraiment à un certain nombre de valeurs sociales qui pourraient potentiellement faire sens. Toujours selon Gilles Lipovetsky, même la critique de l'opulence propre au capitalisme serait désuète. Nos manières de rire n'y échappent pas. L'humour ne serait plus une interruption du quotidien permettant une prise de distance, mais plutôt une manière désengagée de créer une ambiance conviviale, décontractée et inoffensive. Toutes nos significations et valeurs s'embourbent ainsi dans l'exigence d'être *fun* et décontracté.

Deux des éléments fondamentaux de l'humour disparaissent dans la société humoristique, selon plusieurs philosophes et historiens (notamment Georges Minois): son ancrage affectif et sa portée sociale ou politique. D'une part, l'individu d'aujourd'hui, en même temps qu'il entretient une relation très intense avec son corps (thérapies en tout genre, course à pied, *crossfit*, obsession du ventre plat, etc.), n'arrive plus à éprouver des sentiments profonds et durables à l'égard des autres. Lové sur lui-même et nourrissant une agitation narcissique incessante et insatiable, ses émotions sont neutralisées. Coupés d'ancrage affectif avec autrui, l'humour, de même que l'amour, la haine, la colère et l'amitié, seraient dans cette perspective voués à l'éphémère, à la culture du jetable et du recyclage. D'autre part, le fait de vivre dans la société humoristique annihilerait le potentiel politique émancipateur du rire. Tout au long de l'histoire, les groupes dominants ont essayé sans grand succès de contrôler et de réprimer la subversion propre à

L'auteur, doctorant en philosophie, est membre de l'Observatoire de l'humour



POUR UNE CARICATURE DE MAHOMET, CHARLIE HEBDO FLAMBE...



Garnotte, paru dans *Le Devoir*, 2011. Encre de Chine sur bristol, mise en couleur numérique

l'humour, que l'on pense à la diabolisation du rire par les autorités religieuses et civiles au Moyen Âge jusqu'à l'interdiction du port du masque et de la tenue de carnaval sous les régimes de Napoléon et de Franco. Notre époque serait la première capable de la neutraliser définitivement.

Tout récemment, le philosophe François L'Yvonnet faisait d'ailleurs remarquer, près de trente ans après *L'ère du vide*, que les praticiens de la politique et de l'humour sont de plus en plus indiscernables les uns des autres. Selon lui, ils participent tous deux activement au maintien de l'ordre social hiérarchique et économique actuel. Même chez la majorité des humoristes tenant des propos de gauche, le système en tant que tel est toujours épargné. Bien qu'ils semblent parfois le dénoncer, leur discours est tellement encadré et intégré que toute critique est immédiatement neutralisée et même incorporée par le système en question. Plus encore, François L'Yvonnet soutient que nos «néo-humoristes» et les représentants politiques vivent en symbiose: «C'est d'un même rythme, dit-il, qu'ils s'enlacent, d'une même voix qu'ils s'expriment. [...] Dès lors, il ne reste que le spectacle obscène du pouvoir et de l'argent célébrant leurs noces juteuses» (*Homo Comicus ou l'intégrisme de la rigolade*, Paris, Mille et une nuits, 2012).

Outre l'apparition de Pauline Marois et de Denis Coderre sur les scènes de Juste pour rire ou encore la complicité qu'*Infoman* entretient avec certaines personnalités politiques, l'illustration la plus récente et la plus criante de cette tendance est sans doute la valse quasi nuptiale de Léo Bureau-Blouin et de Gilbert Rozon lors du gala de clôture des trente ans du Festival Juste pour rire. Le grand patron

Tout au long de l'histoire, les groupes dominants ont essayé sans grand succès de contrôler et de réprimer la subversion propre à l'humour.

Cette valse au sommet remet tout dans l'ordre: l'élite de la consommation humoristique et la relève politique dite pragmatique et responsable – aussi critiques puissent-elles paraître par moments – travaillent bien main dans la main, sur une même scène.

Bref, l'humoriste contemporain ne prendrait plus le risque de s'opposer intégralement au pouvoir, choisissant plutôt la critique encadrée qui, en bout de ligne, profite à ce qu'il semble dénoncer. Son engagement n'est ni marqué par une intensité affective, ni par une critique vive des pouvoirs en place.

Ce que les humoristes désirent avant de déranger, c'est, selon François L'Yvonnet, une place au soleil à côté des grands de ce monde. Dans cette optique, si leurs propos ont une portée politique, c'est par leur affinité avec la domination. Ce qui laisserait croire que les humoristes d'aujourd'hui n'ont plus d'humour.

HUMOUR ET ÉMANCIPATION

À en rester là, l'humour serait une pratique moribonde. Il ne participerait plus à la formation de savoirs politiques neufs et ne serait – en aucun cas – une pratique d'émancipation, ce qui occulte une large part de la réalité et de sa complexité. D'abord, il convient de proposer une courte définition de l'émancipation. L'étymologie du mot vient des termes latins *ex* (privatif) et *mancipia*, c'est-à-dire «prendre avec la main», geste par lequel on prenait possession d'un esclave. L'émancipation est donc simplement le mouvement conscient que l'on fait pour se déprendre des griffes de la domination, qu'elle soit culturelle, physique ou psychologique. Contrairement à la naturalisation de l'ordre

social promulgué par les puissants, l'émancipation cherche à secouer le caractère oppressant du statu quo. Or, quoi de plus accessible et pertinent que l'humour et les convulsions du rire pour surprendre nos conventions les plus figées? La liberté d'esprit propre à un humour de l'émancipation permet d'entrevoir une infinité de possibles et d'expériences politiques ou sociales. Les splendeurs de cet humour nous font ainsi *pressentir*, deviner confusément, que nous n'avons ni essence stricte, ni destin biologique ou spirituel à accomplir. Cela n'empêche d'aucune manière de faire résonner, dans le rire, nos désirs de justice.

S'il est admis que l'humour encadré par les grands festivals s'inscrit rarement – bien que cela arrive, pensons notamment à Nabila Ben Youssef – dans une logique d'émancipation, il est très difficile de croire qu'aucune communauté alternative ou dissidente n'arrive à le faire. Il suffit de porter le regard ailleurs que dans les grands médias pour le reconnaître. Par exemple, qui n'a jamais pouffé de rire ou eu un sourire à la vue d'un graffiti, d'un slogan ou

d'un déguisement pendant la grève étudiante de 2012? De la Banane rebelle jetant des pelures de bananes dans la rue pour éviter de se faire arrêter par la police à la parodie de *La liberté guidant le peuple* par le groupe de musique humoristique *Mise en demeure*, la brèche sociale de la grève étudiante aura permis à tout un humour voulant rompre avec l'ambiance «Juste pour rire» de prendre enfin un peu d'espace sur la place publique (voir encadré, p. 17). Un autre exemple d'humour contemporain socialement corrosif se trouve sur un autocollant populaire aux États-Unis. En opposition au fameux *Support Our Troops* («Soutenons nos troupes»), on peut y lire: *Be nice to America. Or we'll bring democracy to your country* («Soyez gentil envers l'Amérique. Sinon nous apporterons la démocratie à votre pays»). Un humour émancipateur devrait potentiellement, sans que ce soit une nécessité absolue, froisser les forces politiques de la domination (État moderne, capitalisme, patriarcat, etc.) plutôt que de s'y intégrer passivement. ▶

Le royaume québécois de Momus

ROBERT AIRD

La société humoristique est une thèse développée en France dans les années 1980 par Gilles Lipovetsky et que l'on retrouve encore aujourd'hui sous la plume de plusieurs intellectuels français, notamment Georges Minois et François L'Yvonnet (voir l'article de Jérôme Cotte). Mais dans quelle mesure peut-elle s'appliquer au Québec? Lorsque le gourou de l'humour, Gilbert Rozon, se permet de passer par-dessus la tête des élus pour négocier directement avec les étudiants en grève afin d'éviter que son festival ne soit perturbé, il est facile de penser que le Québec est un pays vassal du dieu Momus!

UN PEU D'HISTOIRE

Au Québec, le rire devient une véritable industrie dans les années 1980. L'Occident est déjà entré depuis un moment dans l'ère du divertissement lorsque l'avocat Gilbert Rozon a l'idée de fonder un festival d'humour, en 1982. Celui-ci deviendra une multi-entreprise florissante consacrée au rire. L'empire Juste pour rire (JPR) étendra ses ramifications dans plusieurs pays, une première dans l'histoire, du moins si on exclut les associations dites *joyeuses* ou *bouffonnes* du Moyen Âge, qui organisaient des cortèges, des processions parodiques et satiriques, des mascarades et des farces.

Plus près de nous, les histrions amateurs qui cherchaient à suivre les traces d'Yvon Deschamps pourront dès lors utiliser les galas JPR diffusés à la télévision pour lancer leur carrière. Rapidement, les humoristes deviendront des figures incontournables des salles de spectacles, du petit écran et de la radio commerciale, lieu par excellence de la fête permanente. Sur Internet, les capsules et émissions humoristiques se développent à une vitesse vertigineuse. Le rire vient mélanger et confondre les genres. Par exemple, la «messe dominicale» de *Tout le monde en parle* est à la fois une émission d'affaires publiques et un *talk show* où le rire n'est jamais bien loin, venant désamorcer les tensions et décriper les visages quand l'ambiance devient trop sérieuse. Le sérieux remporte rarement la manche contre ce rire obligatoire et tyrannique qui amène les politiciens à devoir prouver leur sens de l'humour et de la répartie.

Pour assurer le maintien et le développement des activités humoristiques, Gilbert Rozon a eu l'idée de former des bouffons professionnels. Fondée en 1988, l'École nationale de l'humour compte aujourd'hui un peu plus de 400 diplômés. Plus besoin d'apprendre le métier sur le tas. C'est encore une première dans l'histoire. Lors du trentième anniversaire du Festival JPR, l'animateur Stéphan Bureau a clamé que l'humour fait du Québec une société distincte. Les deux tiers des spectacles en salle sont humoristiques et cette industrie culturelle est la plus rentable au Québec. En 1999, le Groupe Rozon voit son monopole brisé par l'apparition d'un rival, le Grand Rire de Québec, qui produit des galas humoristiques diffusés aussi à la télévision.

L'auteur est historien et professeur à l'École nationale de l'humour

1. Momus personnifie la satire et la moquerie dans la mythologie grecque.

2. Hermès est un dieu de la mythologie grecque associé au commerce.

LE RÈGNE DE MOMUS ET D'HERMÈS²

L'omniprésence de l'humour et de ses artisans dans un contexte d'industrialisation et d'institutionnalisation du

Cela dit, l'humour de l'émancipation ne s'accorde pas avec un sentiment de puissance ou avec un désir de pouvoir. La perte de contrôle provoquée par le rire émancipateur est plutôt l'expression de notre fragilité commune, de notre égalité dans la matérialité et la finitude du corps. La rigidité de nos croyances, de nos opinions, de nos identités et des classifications sociales se laisse ainsi transformer par le rire. Tout cela « éclate »... de rire ! C'est pour cette raison que prendre le parti du rire est un appel à une utopie toujours nébuleuse. Une utopie qui ne se figera jamais dans un seul sens dominant et encore moins dans le sens commun actuel. Autrement dit, l'humour n'est pas l'apanage d'une seule idéologie ou d'un programme politique précis que l'on cherche à instaurer. Il est plutôt une manière originale de révéler ce que nous partageons (personnellement et collectivement) en marquant une distance critique ou, plutôt, en laissant présager que les choses pourraient être autrement.

rire a soulevé diverses questions et controverses. On dénonce le financement gouvernemental accordé à cette industrie, on entend souvent des critiques reprocher aux humoristes leur homogénéité, leur vulgarité, leur médiocrité langagière, la vacuité de leur discours. L'impératif économique (vente de billets, cotes d'écoute) et les valeurs hédonistes de nos sociétés contemporaines amèneraient, selon certaines critiques, les humoristes à ne pas prendre de risques, à véhiculer un contenu insignifiant et conformiste ou tourné sur soi-même, sur son confort, sur son quotidien, sans remettre en question l'ordre établi. La pratique humoristique au service de la rentabilité marchande ferait primer le spectaculaire sur le message et sa présence dans l'industrie du divertissement lui aurait fait perdre sa vocation satirique. Le comique serait devenu un argument de vente, perdant ainsi sa valeur intrinsèque, détachée de toute logique mercantile.

La présence de plusieurs humoristes engagés ou encore de la série télévisée *Les Bougon* semblerait plutôt montrer que l'humour codifié, érigé en système, n'est pas nécessairement assujéti à la fatalité idéologique de notre époque. Pour paraphraser Maurice Lever lorsqu'il traite des confréries burlesques médiévales dans son ouvrage *Le sceptre et la marotte. L'histoire des fous de cour* (Paris, Fayard, 1983), l'humour est un spectacle et se consomme comme tel sans pour autant cesser de signifier. Reste à savoir si cet humour engagé est véritablement subversif. Si ce n'est pas le cas, peut-être vaut-il mieux sortir des sentiers battus par l'industrie et la pratique professionnelle de l'humour, comme le font Les Zapartistes ? À moins que la société humoristique n'ait vraiment tué le « rire véritable », le « rire libre », comme le soutiennent plusieurs penseurs français ?

Nul besoin d'illustrer ces propos avec un autre exemple d'humour explicitement politique. Adopter la posture intellectuelle de l'« idiotie » peut très bien générer des rires propres à l'émancipation dans la mesure où l'idiot permet une circulation du sens en rendant insignifiante toute une série de représentations communes. La figure du clown, qu'il soit à l'hôpital, dans les manifestations politiques ou que l'on improvise ses mouvements directement dans notre quotidien, est souvent une expression brillante de l'idiotie. Les impératifs du jeu social s'estompent momentanément avec lui. L'idiot et le clown bousculent ce qui semble aller de soi au lieu de clôturer le monde dans un mode d'être strict. Ils révèlent et refusent ce que nous sommes, faisant pressentir du même coup la contingence du monde.

En somme, le rire peut être un rempart contre les utopies autoritaires des plus puissants et contre celles qui ne cesseront de nous hanter à la suite des nombreuses expériences révolutionnaires ayant remplacé un despotisme par un autre. Pourtant, le « non-lieu » qu'est l'utopie (lieu idéal qui n'existe pas dans la réalité) est nécessaire pour penser l'émancipation. Pour évoquer l'utopie, l'écrivain satirique anglais Samuel Butler (1835-1902) emploie avec une intuition remarquable l'expression *Erewhon*, une anagramme de *no where* (« nulle part ») et de *here and now* (« ici et maintenant »). C'est peut-être l'incongruité sentie entre ce nulle part et les difficultés de la réalité partagée, ici et maintenant, qui est l'inspiration première de l'humour ! Ainsi peut-on dire que l'humour de l'émancipation fait appel à un désir de justice et d'inconnu. Le rire qui en découle est un enfant de bohème, un Gavroche, un gamin. ●

